

Au Village-du-Bois. Mémoires d'une communauté acadienne.
Par Ronald Labelle (Moncton: Centre d'études acadiennes,
1985. 254 p.)

Vivian Labrie

Volume 6, numéro 1-2, 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1081243ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1081243ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)

1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrie, V. (1984). Compte rendu de [*Au Village-du-Bois. Mémoires d'une communauté acadienne*. Par Ronald Labelle (Moncton: Centre d'études acadiennes, 1985. 254 p.)]. *Ethnologies*, 6(1-2), 164–165.
<https://doi.org/10.7202/1081243ar>

larger and otherwise the same, black border and all.

Might I suggest, if it has not already been done, opening a channel of exchange with Utah Phillips, he being one of the foremost American railroad addicts of our time; I'd be really surprised if he didn't use some of it, and there's another voice and another communication. Proper that it be heard on both sides of the border. Fitting. The results and the process should be interesting and exciting to all concerned.

That's all for now; further discussion to be had, later, over Chinese noddles. And *that* really is fitting. Shéh shéh?!

Tex KÖNIG
Toronto, Ont.

Au Village-du-Bois. Mémoires d'une communauté acadienne

Par Ronald Labelle

(Moncton: Centre d'études acadiennes, 1985. 254 p.)

Le début est long, aride, on s'emmêle dans le défrichetage et on persiste. Curieusement, cela rappelle le début d'un *Seigneur des anneaux*, de Tolkien, ou encore un commencement d'évangile à la Mathieu : telle famille s'est installée puis une telle, un tel a engendré un tel qui a engendré un tel. À travers le prologue de Paul Surette et le chapitre un, minutieusement, individu après individu, famille après famille, génération après génération, on voit une communauté humaine prendre forme de l'informe et tisser un épisode local de l'histoire. Ma première réaction à *Au Village-du-Bois* n'a pas été scientifique : j'ai été émue. Émue d'entrer ainsi par le menu dans l'effort humain. Je me suis imaginé peu à peu ce village, sa vallée, la « prée » ovale et ses aboiteaux, les terres hautes, les tensions internes, les abus de pouvoir du clan DesBarres qui inféode la place, les femmes qui vont ensemble au ruisseau au printemps se geler à laver la literie d'hiver, le cortège

annuel pour aller chercher le hareng à Shédiac ou à Barachois. Cette histoire à échelle humaine sent la sueur, on l'entend rire et on l'entend parler. On en arrive à percevoir les années de persévérance qui font qu'aujourd'hui ce village est là et qu'il a une histoire. Voilà. En rédigeant cet ouvrage, Ronald Labelle a réussi à donner de la profondeur au présent.

Il le fait dans un style simple, précis. Cela n'est pas sans redondance, et on l'excuse car elle n'est pas exagérée : après tout la vie quotidienne n'est pas divisée en secteurs comme les chapitres d'un livre et on comprend que le curé qui a vidé l'église de son autel et des ornements dans les années '60 ait fait scandale au chapitre sur l'histoire orale et au chapitre sur la vie religieuse. Par la division adoptée, on passe de l'histoire au labeur ouvrier — travail du bois, de la pierre, culture des prés et des terres hautes — à la vie domestique, — alimentation, habitation, entretien, médecine —, à la vie religieuse et sociale, au divertissement — contes, légendes, musique et danse. C'est l'ordre de l'homme traditionnel : d'abord une terre, et il est intéressant de voir l'importance des terres allouées aux jeunes célibataires dans l'historique, puis une occupation pour nourrir sa famille, — « La femme était mieux avec cinq, six cents piastres dans sa jambe de bas que manger des croutes de pain », dira un informateur —, ensuite le train ordinaire de la maison, puis si on a le temps, le débordement vers les autres et les activités de loisir. On peut se demander quelle organisation de cette même matière aurait correspondu cette fois à la vision du monde de la femme traditionnelle à partir de son rôle et de ses priorités à elle.

La monographie locale est un genre en soi de la littérature folklorique et de la littérature paroissiale. Dans le premier cas elle naît d'un désir du folkloriste de mettre en forme et de communiquer son enquête laquelle, surtout si elle est d'ordre général, se limite d'elle-

même à une portion de territoire. Dans le second cas elle se constitue souvent à partir d'un événement, centenaire, bi-centenaire, qui ravive la conscience qu'on a de la spécificité du lieu et qui crée le besoin de fixer cette conscience dans un souvenir tangible : on parlera d'ailleurs du « livre-souvenir » de tel endroit. Habituellement ces livres-souvenirs gardent une portée locale ; ils serviront éventuellement aussi de sources aux folkloristes. La monographie folklorique par contre peut remplir les deux fonctions, elle le fait souvent et c'est également le cas de *Au Village-du-Bois* qui est adressé autant aux gens du village pour contrer l'oubli des générations futures qu'aux autres lecteurs, « comme une image de la vie traditionnelle dans un petit coin du pays d'Acadie. »

Il aurait été bien intéressant d'ajouter à ce compte-rendu le commentaire d'un Dupuis, d'une LeBlanc ou d'un Gould et éventuellement il faudrait le faire. Suffisamment de monographies comme celle-ci ont été publiées maintenant pour qu'il y ait lieu de se demander quel a été l'impact de ces ouvrages folkloriques, historiques, anthropologiques sur les localités étudiées. Quelle recherche, quelle communication à l'ACEF nous l'apprendra? Nous sommes trop folkloristes pour ignorer qu'un livre ne s'arrête pas à lui-même surtout lorsqu'il s'insère dans une communauté locale. Comment le livre s'est-il intégré à la mémoire collective locale à Chéticamp, à Ste-Brigitte-de-Laval, à St-Pierre, à l'Île-Verte, au Village-du-Bois?

On pourrait se demander aussi comment évolue le genre chez les folkloristes? Sans avoir fait d'examen comparatif poussé, l'ouvrage de Labelle m'a frappée par deux aspects. Tout d'abord on voit apparaître le témoignage oral comme commentaire valable sur la vie vécue. Il n'est pas anodin que chaque chapitre soit introduit par une citation d'un informateur. Le magnétophone est utilisé depuis plusieurs décennies pour les enquêtes et pourtant

cette utilisation de la parole des témoins dans une monographie est nouvelle : elle ne sert plus seulement à révéler des faits de folklore ou à documenter l'auteur qui la reprendra ad lib, elle est aussi citée comme éclairage au texte. Se pourrait-il qu'à la longue l'informateur devienne un partenaire écouté de la recherche et qu'on en finisse avec un certain paternalisme pour ne pas dire un certain apartheid de la parole qui a fait que pendant longtemps sa parole a été cantonnée dans certaines zones du discours?

Ensuite il me semble qu'il y a évolution dans le traitement de la croyance. Quelle sobriété! Les faits et les pratiques sont décrits tels qu'ils ont été relevés et on s'en tient respectueusement là. L'auteur ne se porte pas en juge de la valeur accordée aux façons de faire et de croire et il ne s'associe pas subtilement avec son lecteur pour pointer de la plume tel trait de mentalité, telle attitude religieuse. Ce traitement égal porte fruit : on en vient à comprendre que la vie traditionnelle portait ses réalismes comme la vie moderne, et qu'elle n'était pas plus superstitieuse dans son ensemble que la vie moderne dans son ensemble.

Il ne reste plus après la lecture qu'à la compléter éventuellement par la visite du village dissimulé entre les dénominations de Memramcook-East et de Lourdes, histoire de reconnaître ce microcosme qu'on a pu imaginer. Mais où est le Village-du-Bois? À vrai dire il réside dans la mémoire collective.

Vivian LABRIE
Québec

Le grand héritage : L'Église catholique et la société du Québec

Direction et introduction par Jean Simard. Articles de Marie-Aimée Cliche, Ronald Gosselin, Nive Voisine, Gaston Carrière, Guy Laperrière, Sophie-Laurence Lamontagne (Québec: Musée du Québec, 1984. 209 p.)